

Monothéisme et entente inter-religieuse

Abd-al-Haqq Ismaïl Guiderdoni

La connaissance de Dieu, à laquelle les religions nous appellent sans relâche, n'est pas de l'ordre d'une opinion ou d'une croyance à laquelle on demanderait notre adhésion. Dieu est « le Réel évident » (*al-Haqq al-mubîn*) qui peut être attesté, et que nous avons tous attesté. En effet, nous détenons, à un certain degré, une connaissance de Dieu qui correspond à ce témoignage rendu lors du Pacte primordial (*al-mîthâq*), avant même le déploiement du temps¹. La question, sous forme interro-négative : « Ne suis-Je pas votre Seigneur ? » qui suscita notre réponse : « Oui, nous en témoignons ! » constitue notre connaissance dans l'éternité sans commencement, sous la forme d'une évidence si manifeste que nous n'avons pu nous empêcher de crier : « Bien sûr que oui ! » (*balâ*). Ainsi la foi en Dieu et au Jour de la Rencontre, qui caractérise notre tension vers la connaissance, est-elle finalement enchâssée entre l'attestation déjà donnée et la certitude qui nous est promise pour le monde à venir, celui de la vie dernière (*al-âkhira*).

En ce monde, les musulmans commencent également leur parcours de connaissance par l'attestation de la même vérité fondamentale, présentée elle aussi sous une forme d'abord négative, qui constitue la première partie du « témoignage de foi » (*shahâda*), le rite fondamental qui signe l'appartenance à l'islam : « Il n'y a

¹ Cor 7:172.

pas de dieu si ce n'est Dieu » (*lâ ilâha illâ-Llâh*). Dieu : L'Absolu libre de toute dépendance, l'Infini au-delà de toute limitation, Celui qui ne peut être que l'Unique. Dieu l'Inconnaissable, que les musulmans affirment connaître par ce qu'Il veut bien leur révéler de Lui-même, de Ses noms et de Ses actes, dans le texte coranique : « Gloire à ton Seigneur, Seigneur de la puissance, au-delà de ce qu'on Lui attribue ! »

Le nom *Allâh* est construit par la contraction de l'article défini « le » (*al*) et du mot « dieu » (*ilâh*). On devrait donc, en toute rigueur, le traduire par « le-Dieu ». Le mot « dieu » est certes un nom générique, mais il n'y a que Dieu qui soit dieu. « Votre dieu est Dieu en dehors de qui il n'y a pas de dieu. »² L'attestation de l'unicité de Dieu fait partie intégrante du nom de Dieu au point que la formule du *tahlîl*, c'est-à-dire l'affirmation *lâ ilâha illâ-Llâh*, s'écrit seulement avec les quatre lettres arabes du nom *Allâh*. Il n'y a de dieu que Dieu, si bien que ce nom *Allâh*, ne partageant son caractère avec aucun autre nom, est en fin de compte un nom propre (*ism 'alam*), dont la forme n'est dérivée d'aucune racine.

Alors, faut-il traduire de l'arabe ce nom propre de Dieu, dans la présentation en français — ou dans une autre langue européenne — des textes sacrés de l'islam, et en particulier du Coran ? Certainement, sous peine de laisser penser que les musulmans croient en *Allâh* alors que les juifs et les chrétiens de langue française croient en Dieu, comme s'il s'agissait de deux dieux différents. *Allâh* n'est pas le Dieu des seuls musulmans, à l'exclusion des juifs et des chrétiens, mais le Dieu unique, et donc le même pour tous ; Il est — ou devrait être — adoré par les musulmans, les juifs et les chrétiens. Il n'est pas non plus le Dieu des seuls descendants d'Abraham, à l'exclusion des fidèles des Traditions asiatiques, mais celui de tous les descendants d'Adam. « Ne prenez pas deux dieux. Lui n'est qu'un Dieu unique. Craignez-

² Cor. 20:98.

Moi. C'est à Lui qu'appartient ce qui est dans les cieux et sur la terre ; à Lui revient éternellement la religion. Craindrez-vous un autre que Dieu ? »³

Allâh est le nom arabe du Dieu unique, quelle que soit la religion qui s'adresse à Lui. D'ailleurs, les chrétiens de langue arabe retrouvent ce nom dans les traductions arabes de la Bible et des Evangiles. Toutefois, il est vrai aussi que les musulmans aiment à répéter le nom arabe de Dieu, tel qu'Il s'est Lui-même désigné dans la révélation coranique. Aussi peut-on, dès lors que le malentendu est évité, entendre le son puissant de ce nom divin, avec la façon spéciale dont le redoublement du *lâm*, la lettre « l », est prononcé. Décidément, le nom de Dieu n'est pas un nom comme les autres.

Comme le dit la tradition islamique : « L'affirmation de l'unicité divine est-elle même unique. » Judaïsme, christianisme et islam ne sont pas des « religions monothéistes » parce que chacune d'elle n'adore qu'un seul dieu — sous-entendu : le sien qui ne serait pas le même que celui des autres. Cela ne serait pas du monothéisme, mais une forme de monolâtrie, d' « adoration de l'unique pour l'unique ». Judaïsme, christianisme et islam sont des religions monothéistes parce qu'elles adorent le Dieu unique qui est le même pour toutes les trois. Une telle affirmation peut déplaire à certains théologiens, dont le souci premier semble être de montrer la spécificité irréductible de leur foi, ainsi qu'aux spécialistes d'histoire des religions, pour lesquels il n'y a de travail universitaire que par l'analyse des différences et non par la mise en évidence des points communs. Les individus ne se posent qu'en s'opposant, fût-ce à l'évidence métaphysique qui fonde la fraternité humaine. Ce sont là des positions typiques de l'idéalisme occidental, où l'on finit par assimiler la Réalité divine dont les spirituels font l'expérience, au discours théorique, donc limité et superficiel, qui est fait à Son propos.

³ Cor. 16:51-52.

La forme du souvenir de Dieu en ce monde est celle d'une double négation. La spiritualité islamique va consister à approfondir, à pénétrer, à réaliser intimement les sens multiples, le Sens ultime de ce souvenir, par la saisie intuitive du mystère du *illâ*, du « si ce n'est » qui nous fait passer de la négation apparente de toute divinité à l'affirmation inconditionnelle de Dieu. Si la raison nous conduit à douter de toute divinité, l'intellect agissant sur la raison nous amène à prendre conscience de notre ignorance de la réalité ultime, au point de douter du doute lui-même et de poser l'acte d'attestation comme une évidence métaphysique, qu'il faut se donner la peine de voir. « Le Vrai vient de ton Seigneur. Ne sois pas parmi ceux qui doutent. »⁴ Ce rebondissement qui vient surprendre notre intelligence est à l'image de la conversion véritable que nous devons réaliser dans notre vie, pour passer de la négligence à la prise de conscience de notre vocation spirituelle.

L'existence du Dieu unique n'est pas une évidence rationnelle, démontrable à partir de prémisses intrinsèquement vraies qui pré-existeraient à Dieu Lui-même, ou à partir de l'ordre du cosmos. Son évidence a la nature intuitive de l'intellect contemplant la vérité. Toutefois, il est paradoxalement difficile de voir les évidences, justement parce que leur permanence immobile les rend invisibles à ceux qui sont davantage intéressés par les changements de l'actualité que par la stabilité de l'éternité. Notre regard s'émousse lentement sur la Réalité, à laquelle nous préférons souvent les métamorphoses diaprées de nos pensées.

Après cette première connaissance intellectuelle, souvenir d'une re-connaissance de Dieu antérieure à sa naissance, le voyageur sur le chemin de la vie spirituelle rencontre la muraille bien gardée du mystère de Dieu, infranchissable par celui qui exige que toutes les questions reçoivent une réponse sans

⁴ Cor. 2:147.

ambiguïté, par « oui » ou par « non ». Ce mystère réside dans la coexistence de deux aspects « logiquement » inconciliables, l'absolue transcendance et la secrète immanence du Dieu unique. D'une part, Dieu, au-dessus de toute définition et de toute compréhension, est si différent du monde que nous ne pouvons Le décrire. Sa réalité se tient bien au-delà des qualités qui Lui sont attribuées. C'est le *tanzîh*, l'affirmation de l'incomparabilité divine. D'autre part, bien qu'Il soit transcendant, Dieu n'est pas abstrait comme une idée ou un concept, ni isolé du monde auquel Il serait complètement indifférent. Il est mystérieusement présent dans le monde, et, particulièrement, Il veille sur l'homme. Bien qu'Il soit incomparable, Dieu se décrit Lui-même dans la révélation coranique, en utilisant des noms, qualités et attributs. C'est le *tashbîh*, l'affirmation de la similitude divine. Le Coran ne cesse de nier et d'affirmer tout à la fois l'incomparabilité et la similitude de Dieu : « Rien n'est semblable à Lui, et Il est Celui qui entend et qui voit. »⁵ L'une et l'autre sont indispensables pour sauvegarder le mystère absolu de Dieu, et réserver aussi, paradoxalement, la possibilité de Le connaître. La négation et l'affirmation obligent le voyageur à abandonner ses habitudes mentales acquises dans la connaissance des réalités limitées et mutuellement exclusives de ce monde, pour l'inviter à une connaissance plus haute, qui seule sera susceptible de le transformer en profondeur.

Le Dieu unique (*al-Wâhid*) n'a pas une unicité quantitative, à l'instar d'une chose qui pourrait être placée en face d'autres choses, ou parmi elles. Dieu n'est pas « un » en ce sens numérique. Le Coran l'affirme, à travers un recensement surprenant : « Il n'y a pas d'entretien à trois où Il ne soit le Quatrième, ni à cinq où Il ne soit le Sixième. Qu'ils soient moins nombreux ou plus nombreux que cela, Il est avec eux où qu'ils soient. »⁶ Dieu ne peut donc jamais être le troisième de trois, ou le cinquième de cinq. Il est

⁵ Cor. 42:11.

au-dessus de la série quantitative des nombres, car Son unicité est une réalité qualitative d'ordre métaphysique.

Nous ne saurions épuiser l'Essence de Dieu par quelque formule dogmatique que ce soit, fût-elle considérée comme un « mystère » par l'institution qui la propose. Dieu se cache et se dévoile dans la Révélation, grâce à laquelle Il cherche à nous préparer à la Rencontre de l'Autre monde, et non à nous installer confortablement dans ce monde-ci, avec la certitude illusoire de savoir tout sur Lui. Il faut avoir l'idée la plus haute de Dieu qui dit de Lui-même : « Je suis auprès de l'idée que Mon serviteur se fait de Moi. »⁷ La connaissance de Dieu est une destruction permanente de ces concepts limités, donc faux, que nous ne cessons de forger à Son propos. Dieu est bien au-delà d'une idée qui risque aussitôt de devenir une idole. C'est pourquoi, selon le Coran, « Dieu vous met en garde contre Lui-même. »⁸ Le musulman devrait être particulièrement conscient de cette réalité, lui qui répète constamment, lors de sa prière, que « Dieu est plus grand », ou « le plus grand », selon la double signification du *takbîr*, la formule *Allâhu akbar*.

Abraham est notre père commun qui nous a rappelé cette vérité. Le sacrifice de son fils, arrêté au dernier moment par l'ordre exprès de Dieu, fut proposé à ses descendants spirituels, juifs, chrétiens et musulmans, afin de transformer la violence explicite des sacrifices humains en symbole d'un combat intérieur visant à arracher la racine même de la violence, « l'âme instigatrice du mal ». Pourtant, la plupart des descendants d'Abraham semblent avoir oublié le goût du combat spirituel le plus noble, celui contre soi-même. Ils se battent surtout entre eux pour revendiquer l'honneur exclusif de descendre en ligne directe de la victime sacrificielle, lignage auquel semble associé un droit particulier.

⁶ Cor. 58:7.

⁷ Bukhârî, Muslim, Tirmidhî, Ibn Mâjah.

⁸ Cor. 3:28.

Mais lequel ? Le droit d'être le seul monothéisme véritable, ou, plus prosaïquement, celui de posséder les territoires sur lesquels eurent lieu ces dramatiques événements ? La signification spirituelle du sacrifice est délaissée au profit de la dispute de famille, de la chicane sur le droit d'aînesse, et des querelles de préséance.

On a souvent fait état d'un retour du spirituel, ou — plus justement — au spirituel puisque l'Esprit, qui ne peut disparaître ou réapparaître au gré d'une mode, demeure éternellement dans l'attente de notre adhésion sincère. Mais ce retour comporte un double danger dont il faut savoir se garder. D'un côté, il peut se manifester par un retour exclusif à la lettre de la religion, comme une « affirmation identitaire » qui dissout l'individu dans la collectivité, alors que son identité véritable n'est fondée que par son rapport intime avec Dieu. Puisque les autres religions semblent différentes, on en conclut qu'elles sont fausses. De l'autre côté, on estime qu'il n'y a pas d'effort à faire sur le chemin spirituel, et que l'on peut acquérir la sainteté aussi facilement qu'un produit de consommation. Cette tendance se traduit par un mélange des dogmes et des rites dans des syncrétismes de diverses natures, taillés à la mesure d'un individu enivré d'une liberté par ailleurs illusoire. Puisque les religions semblent différentes, on en conclut qu'elles sont tellement relatives qu'on peut en prendre et en laisser à loisir. Mais, comme Dieu seul est Absolu, on ne peut prendre pour absolu la religion, ou l'individu, sans dévier de la voie spirituelle.

D'un côté, la soif d'une justice négligée par l'activité de nos sociétés aboutit à des appels à une guerre qu'on croit sainte. De l'autre, la soif de confort individuel aboutit à des appels à une paix qu'on croit sainte. Ici encore, on oublie doublement qu'il n'y a pas de Paix sans Justice, et qu'il n'y a pas de Justice sans connaissance de la Vérité. Ces deux attitudes trahissent une erreur tragique de perspective. La vérité et la justice ne sont pas à nos ordres, parce que c'est nous qui appartenons à la Vérité et à la

Justice (*al-Haqq, al-'Adl*), qui sont deux des noms de Dieu. Sans la reconnaissance de la vocation spirituelle de tous les hommes qui fonde leur dignité inaliénable, il n'y a pas de Justice, mais des accords illusoires basés sur de simples rapports de force. Sans la Justice, il n'y a pas de Paix, mais une non-belligérance provisoire basée sur ces accords. Si juifs, chrétiens et musulmans semblent impuissants à arrêter des conflits qui se revendiquent de leur « foi », c'est bien parce que, en omettant le sens spirituel de la Vérité, de la Justice et de la Paix, ils ne sont plus fidèles au message de leur religion. C'est dans la recherche de Dieu, le Vrai, la Justice, que se trouve la vraie Paix (*as-Salâm*), bien au-dessus d'une tranquillité mesquine vécue dans le confort individuel. Il nous faut dès le début avoir la sincérité de considérer la religion comme la recherche du Dieu unique sous ce triple nom, et non comme un moyen de posséder ici-bas la vérité, la justice et la paix. Telle est l'intention qui nous permet d'avancer sur le chemin. Alors, comme par surcroît, la vraie Paix, dans ce monde-ci avant l'autre, pourra accompagner la Justice assise dans la connaissance de la Vérité.

Il y a donc une différence profonde entre les religions et leurs contrefaçons idéologiques. On peut faire de l'idéologie avec n'importe quelle idée, mais on restera toujours prisonnier d'un système clos, qui limite irrémédiablement la vérité en prétendant l'épuiser. Le message de l'islam, comme celui des autres religions, nous incite d'abord à accepter que la Vérité ne nous appartient pas, tout simplement parce que c'est nous qui appartenons à la Vérité. La religion nous prépare à la connaissance qui sera octroyée par la contemplation de la Réalité ultime. Elle ne doit surtout pas avoir « réponse à tout », parce qu'elle nous invite d'abord à aller vers Celui qui est la Réponse.

On ne joue pas impunément avec la vie spirituelle. Lorsque la signification spirituelle de la vérité comme promesse de la Rencontre ultime est omise, l'idée même de Dieu, limitée à

l'étroitesse d'une conception individuelle, devient alors la pire des idoles. C'est pourquoi l'idéologisation de la religion en système politique à imposer coûte que coûte, ici et maintenant, détourne la vitalité spirituelle pour la transformer en une violence anarchique qui explose entre les mains de ses instigateurs. On peut facilement mentir au nom d'une « vérité » partielle, assassiner au nom d'une « justice » partielle, et justifier mensonges et assassinats dans les concepts et le langage d'une idéologie partisane. Mais on ne saurait tricher avec Dieu, la Réalité ultime, la Vérité, Dieu que nous rencontrerons et à qui nous devons des comptes, Dieu qui n'est ni partiel, ni partial, ni partisan, puisqu'Il englobe toute chose.

Les différents messages des religions appellent à la connaissance du Dieu unique. Toutefois, les enseignements qu'elles transmettent sur Dieu Le voilent et Le dévoilent, et peuvent sembler en désaccord profond. S'il n'en avait pas été ainsi, il n'y aurait eu qu'une seule communauté religieuse. Mais Dieu, dans Son infinie miséricorde, comble la diversité des prédispositions humaines par la diversité des révélations. La reconnaissance du Pacte primordial, qui fonde l'unicité de Dieu, du genre humain et de la religion, constitue en quelque sorte, non le résultat, mais la condition préalable du dialogue entre les communautés religieuses. Les musulmans sont ainsi invités à témoigner de vérités non-négociables : « Dites : “Nous croyons à ce qui est descendu vers nous et à ce qui est descendu vers vous ; notre Dieu, qui est votre Dieu, est unique (*ilâhunâ wa ilâhukum wâhid*) et nous Lui sommes soumis.” »⁹ Autrement dit, le dialogue est d'une certaine façon impossible, si l'on n'a pas le souvenir du Pacte primordial qui unit les hommes en Dieu : « Dis : “Je crois à tout ce que Dieu a révélé en fait de Livre. On m'a ordonné d'être juste envers vous. Dieu est notre Seigneur et votre Seigneur. A nous nos actes, à vous vos actes. Pas de discussion entre nous et vous. Dieu nous réunira. Vers Lui est le devenir.” »¹⁰

⁹ Cor. 29:46.

¹⁰ Cor. 42:15.

A ce *dialogue* qui s'avère finalement sans issue, parce qu'il est marqué du sceau de la dualité, il faut préférer la perspective d'une *entente* inter-religieuse. Ce n'est pas, à proprement parler, au judaïsme, au christianisme et à l'islam de « s'entendre », mais plutôt aux juifs, aux chrétiens et aux musulmans de « s'entendre les uns avec les autres », ou plus précisément de s'entendre les uns les autres proclamer la louange et la gloire du Dieu unique, Dieu d'amour et de miséricorde, en écho à cette première parole que nous avons tous prononcée avant le déroulement du temps, dans l'éternité métaphysique du Pacte primordial. Cette écoute respectueuse témoignera ainsi de l'acceptation du mystère divin qui n'est épuisé par aucune révélation. Elle vaudra aussi comme reconnaissance de la validité des formes religieuses orthodoxes et régulières autres que celle dans laquelle nous vivons.

La doctrine de l'unicité divine mise en acte par la pratique des rites exalte le mystère de Dieu, de Sa transcendance tellement absolue qu'elle peut s'accompagner de l'immanence la plus actuelle sans en être altérée. La voie religieuse défait peu à peu les obstacles mentaux et les nœuds des passions qui nous entravent, et elle nous prépare à la vérification des réalités spirituelles. Dieu accroît notre émerveillement et notre perplexité (*hayra*) à Son sujet, et nous découvrons que Dieu est trop grand pour que nous puissions Le comprendre, trop grand pour que nous en approchions par la seule addition de nos bonnes actions, trop grand pour que nous disparaissions de Son regard miséricordieux du fait de nos péchés. Aussi l'attitude juste consiste-t-elle à accomplir les œuvres rituelles avec le mélange de crainte et d'espérance (*khawf wa rajâ'*) qui caractérise la véritable piété (*taqwâ*), dans l'attente de la grâce qui seule peut nous transformer.